

nous paraissaient dignes d'admiration; nous cherchions à les imiter. L'esprit du temps, comme l'on dit, contribuait beaucoup aussi à nous pousser dans cette voie. Dans les villages la jeunesse cherchait à se distraire, à s'amuser, c'était à qui jouerait le plus de tours aux autres. Aussi les élèves s'en donnaient-ils à coeur joie à leur arrivée à la ville. Le public les excusait, et riait même de leurs farces lorsqu'ils y mettaient de l'esprit. Mais dans leurs échaffourées, ils dépassaient parfois les bornes.

Les autorités civiles et judiciaires intervenaient alors, et ramenaient la paix et le bon ordre, mais toujours par des procédés paternels, comme si nous n'avions tous formé qu'une seule et même famille. Les élèves n'épargnaient pas même leurs professeurs. Je me permets d'en parler parce que c'est un temps qui ne reviendra plus. Nous nous amusions un jour des efforts inutiles qu'un professeur faisait pour sortir sa voiture de la cour de l'Ecole; son cheval n'obéissait pas, il allait toujours du côté opposé à la volonté du docteur. Nous avions changé les guides de chaque côté de la bride.

Le professeur de chimie voyait parfois toutes ses expériences manquer, on avait changé ses réactifs.

Une autre fois, un professeur en entrant dans la salle des lectures, aperçoit un magnifique fauteuil à la place de sa modeste chaise. Un étudiant se lève et fait au professeur un joli discours, le priant de vouloir bien accepter ce fauteuil, offert par ses élèves, comme un témoignage de leur estime et de leur reconnaissance. Le professeur s'y installe tout joyeux et tout